

Une poétique pour l'an 2000 / Carlo Sgorlon ; traduit de l'italien par Anis Chahine. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 6 (2000), pp. 217-232.

I. Sgorlon, Carlo, 1930-2009. II. Romanciers italiens.

Chahine, Anis

PER L1037 / FL76950P

## UNE POÉTIQUE POUR L'AN 2000

Carlo SGORLON

(Traduit de l'italien par Anis CHAHINE

Prof. de Littérature comparée

l'Université Libanaise

Faculté de Pédagogie)

Mes premiers ouvrages, tels que *Le vent dans la vigne*, *La lune couleur amétiste* et *Le trône de bois*, représentaient exactement le contraire de ce qui se passait dans le roman italien contemporain. Ils contenaient l'ancien goût de raconter, et par conséquent une confiance illimitée et ingénue dans le roman. Ils possédaient une très forte attraction grâce aux confrontations faites avec le monde rural et artisanal, caractérisé encore par une conception sacrale du monde. Ils se distinguaient par l'instantanéité du langage et des structures narratives, qui évitaient toute concession au goût de la sophistication, de l'artifice et de la stratification des jargons. On y décelait une harmonie de fond entre les personnages et le réel. Au contraire, dans la littérature moderne prédominent la désharmonie et le sentiment de l'absurdité de la vie, considérée comme une "passion" inutile et représentée par les sentiments de nausée, d'ennui, d'indifférence et de refus. A partir de là, on tend à mettre en évidence la phénoménologie confuse, déchirée, affolante, toujours décevante et désespérée.

Mes romans, au contraire, étaient riches d'inventions et de fantaisie; ils se laissaient attirer par le mythe, la saga, la légende, le genre épique, la fable, l'archétype et la récupération des formes typiques de la connaissance préscientifique, qui existaient dans la culture antique; mais, de nos jours, certains pourraient les trouver intolérables. Tout de suite, on m'appliqua l'étiquette d'écrivain imbu de nostalgie pour la civilisation rurale, à présent dissolue, et donc auteur plutôt du passé que du présent, de mentalité archaïque plutôt que moderne, étranger à la civilisation

industrielle et aux modifications profondes et même révolutionnaires qu'elle a provoquées.

D'aucuns se demandent pourquoi je m'obstine à raconter la civilisation rurale, alors que celle-ci a déjà de la scène de l'histoire. Pourquoi ne pas représenter plutôt la civilisation industrielle, qui caractérise, de nos jours, l'heureuse époque du boom? Moi aussi, je me le demande. Chaque auteur s'interroge, à un moment donné de sa carrière, sur les raisons profondes de ses préférences et de ses choix. C'est ainsi que naît sa poésie. C'est ainsi que sont nés les écrits du petit enfant Pascoli, l'essai sur l'humour de Pirandello, les leçons américaines de Italo Calvino, ou le discours sur le roman de Jean-Paul Rugarli. Parfois, la poésie précède l'œuvre narrative, tel est le cas de Eco, qui écrivit *Œuvre ouverte* avant ses trois romans qui sont, entre autres, des œuvres fermées et des livres complets.

De cette poésie, dont j'ai parlé brièvement jusqu'à présent, il vaut la peine de dire quelque chose. En fait, je me suis rendu compte qu'après 30 ou 35 ans elle a fini par se développer et s'affermir au lieu de vieillir. Mes choix littéraires, éthiques, politiques, philosophiques, métaphysiques et religieux me paraissent de plus en plus partagés. Ils semblent s'affermir plutôt que d'être destinés à décliner, comme cela a été prévu, ou comme le prévoient encore certains intellectuels ayant la vue courte.

Les perspectives culturelles, qui étaient en vigueur il y a une trentaine d'années, sont en train de se dissoudre. En revanche, les miennes, qui jadis étaient considérées comme antihistoriques et étrangères aux courants de la pensée en vogue, semblent à présent se consolider progressivement, bien que contrariées par la culture hégémonique actuelle. Quand, au début de ma carrière d'écrivain, je commençai à les exposer il y a près de 35 ans, j'étais une voix qui criait dans le désert. Maintenant, je continue à le faire, mais avec le sentiment d'être le porte-parole d'une minorité particulière. Je suis convaincu d'interpréter ce qui se forme dans la conscience de beaucoup de gens et dont ils n'ont pas encore une notion claire, mais qui s'organise non sans peine dans leur for intérieur.

Je vais essayer d'exposer quelques points de ma poésie pour

vérifier avec les lecteurs si elle s'est adaptée aux temps nouveaux et si elle est destinée à trouver sa place dans le siècle qui va bientôt commencer. La crise actuelle de notre époque révèle avant tout un déclin considérable de confiance dans sa confrontation avec la civilisation industrielle. L'avenir appartient, sans doute, à l'industrie et à la technologie, mais certainement pas dans la forme et la mesure auxquelles on croyait il y a quarante ans, c'est-à-dire à l'époque du boom et de l'industrialisation galopante de notre pays. De nos jours, nous savons bien que le développement industriel a des limites précises et qu'on ne peut les outrepasser sans encourir de graves préjudices pour la nature, et par conséquent pour l'homme lui-même et l'histoire.

Le "Club de Rome" est né il y a 26 ans; c'est un club de savants présidé par Aurelio Peccei, qui disait des choses claires et alarmantes sur cet argument. Depuis lors, on ne cesse d'écrire et de discuter sur les aspects négatifs du développement industriel. D'une part, il réduit progressivement la fatigue de l'homme, introduit de nouvelles commodités et invente des instruments pour résoudre les mille problèmes d'une société toujours plus complexe. Mais d'autre part, il produit des scories et des résidus toxiques difficiles à éliminer et qui rendent de plus en plus insalubre et inhabitable l'environnement. Plantes, animaux et hommes s'en ressentent de plus en plus gravement. On consomme l'énergie disponible, tandis que l'on va à la recherche frénétique de nouvelle source d'énergie.

Déjà, on caresse le rêve, plus ou moins utopique, d'obtenir de l'énergie pure avec la fusion de l'atome. Personne, ou presque personne, ne conserve encore une foi intacte dans le progrès, compris seulement comme développement de l'industrialisation et de la technologie. Au contraire, il devient de plus en plus sujet de méfiance. Notre époque n'est plus celle du triomphe de l'industrie, mais plutôt une époque qui dévoile les revers dangereux de la médaille.

Ceux qui se méfient de l'industrialisme illimité, à savoir les écologistes, qu'ils soient des savants, des penseurs, des futurologues, des sociologues ou autres, jouissent aujourd'hui d'un crédit considérable depuis près de 13 ans. Moi, je suis de ceux-là.

En tant qu'écrivain et homme soucieux de la vie et de l'avenir, J'ai toujours été ouvertement et foncièrement écologiste. Mon premier ouvrage *Le vent dans la vigne*, écrit en 1960 et qui fut largement diffusé dans les écoles, est un court roman qui peut être parfaitement situé dans le cadre d'une conception écologiste. L'équilibre entre l'homme et la nature y est absolument harmonieux. C'est pourquoi les jeunes étudiants l'ont aimé, eux qui perçoivent ce problème comme instinctivement. Suite à ce problème majeur de l'écologie - le plus grand qui domine actuellement l'humanité - j'ai écrit une trilogie: *La dernière vallée*, *La Fontaine de Lorena* et tout récemment *Le constructeur*. Là, il est aisé de voir comment a été historiquement justifiée ma sympathie pour la civilisation rurale et artisanale.

En fait, si nous voulons sauver la planète de l'autodestruction, nous devrions acquérir et réintroduire dans notre comportement quelques valeurs essentielles propres à la civilisation rurale. Lesquelles? Par exemple, le goût de la parcimonie; car l'avenir ne nous promet pas de vivre dans un pays de cocagne. Les ressources de la planète sont limitées, et le nombre des gens ne cesse d'augmenter, notamment dans le Tiers-monde; pour ces raisons-là, il s'avère que ce qui nous attend à l'avenir n'est point le recours fou au "consumisme", qui se résume par cette misérable devise: "emploi et jette", mais plutôt le maximum de parcimonie.

Les paysans, fils d'une civilisation très pauvre, ne gaspillaient rien. Nous devrions faire de même nous aussi, nos enfants et les générations à venir. Ils sont de plus en plus nombreux les auteurs conquis à la cause de l'environnement. Je pense, sans aucune arrogance, être de ceux qui se sont employés à la cause écologiste, à une époque où personne n'en parlait encore. Cependant, il arrive parfois que je ne trouve pas mon nom mentionné parmi les écrivains écologistes et je cherche à en comprendre les raisons. Evidemment, c'est la conséquence du mésestime, de l'antipathie et surtout du genre de style. Certains critiques considèrent que je suis privé de style, uniquement parce que j'ai refusé le pastiche linguistique et structural. Ils en concluent que mon style narratif est dépassé: c'est celui du XVIII<sup>e</sup> siècle. Moi, je suis convaincu juste du contraire; car mon style est indissociable des thèmes écologiques. A l'écologie de l'argument doit correspondre celle de l'esprit, et par

conséquent celle du langage et tous les modes d'expression. Les deux choses s'attirent et s'appartiennent réciproquement.

Un retour à la nature signifie aussi un retour à la simplicité expressive, un refus du mélange, de la stratification des langages et un refus de l'encombrement lexical fondé sur l'ironie sophistiquée et sur le refus de la spontanéité et de la fraîcheur de l'écriture. Celui qui ressent de nos jours l'usure du langage commun et cherche à inventer du nouveau est simplement un écrivain qui a perdu la fraîcheur de ses rapports avec le réel. Il tend au pastiche linguistique, de substance baroque, seulement parce que son esprit est entré dans le domaine de la lassitude et de la sénilité qui caractérisent la culture occidentale.

Celui-ci a perdu l'ingénuité de sentir; il cherche à tout prix la nouveauté pour fuir le grand ennui de celui qui n'aime plus les entiments et la vie. Tout cela est très européen; et il a un goût de décrépitude. Celui qui pressent la vie, ses merveilles et ses mystères, d'une manière fraîche et juvénile, sait que la poésie consiste dans l'immédiateté, non dans la sophistication ou l'ironie. Qu'un écrivain soit écologiste dans ses thèmes et sophistiqué dans son langage est certes un auteur qui est en contradiction avec lui-même.

Parmi les autres valeurs typiques à la civilisation rurale qu'il faudrait récupérer, il faudrait signaler la capacité de cohabiter avec la nature sans la détruire et le mode religieux et sacré de l'éprouver. Les trois raisons mentionnées ci-dessus sont suffisantes, à mon avis, pour nous permettre de considérer avec le plus grand intérêt la civilisation rurale. Il s'agit là de valeurs nécessaires à la réalisation de ce changement radical de culture, qui nous rendra disponibles à sauver la terre, l'homme et l'histoire de la catastrophe écologique. La culture rurale archaïque et préscientifique, tissée de fables, de superstitions, de mythes, de légendes, d'imagination, de magie, de sagesse et de bon sens me paraît avoir de grands intérêts, pour d'autres raisons aussi.

De nos jours, on tend à croire que seulement la science, la rationalité et la technologie constituent les parties essentielles de la culture. Les choses qui sont en rapport avec l'imaginaire, collectif et individuel, sont en revanche repoussées ou tolérées à contre-cœur. Dans ma poétique, les choses se présentent d'une manière bien différente. L'homme

moderne possède un esprit essentiellement scientifique, rationnel et technologique. Mais tous, y compris les gens cultivés et les écrivains en particulier, puisent continuellement à cette source intarissable qui est l'imagination. Il n'est pas besoin d'un effort mental excessif pour comprendre que l'imaginaire, le fantastique, le magique, le mythique, le religieux sont un des versants principaux de la personne humaine. L'homme d'aujourd'hui se révèle très souvent incomplet et déséquilibré pour avoir négligé et refoulé cette partie fondamentale de lui-même.

Les biologistes disent que l'imagination, ainsi que tout ce qui se rattache à elle, est localisé dans un des lobes de notre cerveau, qui me semble être celui de gauche. Renoncer au fantastique et à l'activité imaginative et mitopoétique serait comme si l'on jetait par la fenêtre la moitié des capacités et des aptitudes humaines. Même davantage peut-être. Si l'on y pensait bien, on finirait par conclure que tout le patrimoine spirituel d'un homme est mythique, c'est-à-dire le fruit de son imagination et de sa fantaisie. Non seulement les fables, les sagas et les mythes appartiennent à l'imaginaire, mais dans un certain sens aussi les philosophies et les sciences.

Toutes les philosophies ne sont que des inventions humaines, des moyens de sentir la réalité et des tentatives de l'expliquer. Il en est de même de la science dont les convictions changent continuellement; elle n'est que l'ensemble des hypothèses du travail que les savants ont formulé le long des siècles en vue de chercher à expliquer le réel. Nulle affirmation scientifique ou philosophique n'est vraie d'une manière absolue; nulle n'a réussi à expliquer la totalité des phénomènes de l'existence. Ainsi la loi de la gravitation, énoncée par Newton, reconnue depuis longtemps comme loi universelle, a été contredite, soit dans les dimensions du macrocosme, soit dans celles du microcosme. Si les masses s'attirent, pourquoi l'univers a-t-il explosé? Pourquoi a-t-il eu lieu le big bang, que tous les astrophysiciens sont enclins à admettre de nos jours? Et pourquoi y a-t-il des médiums qui ont adopté les phénomènes de la lévitation, contraires à ceux de la gravitation?

Une autre loi physique et philosophique incontestable me paraît être l'irréversibilité du temps. Remo Cantoni, philosophe moderne, décédé il y a quelques années, en avait fait presque le pivot de toute sa pensée.

En revanche, l'étude des parcelles atomiques et de leurs trajectoires semble contredire cela. Celui qui lit des livres tels que *Le tao de la physique*, de l'écrivain américain Capra, ou *L'infini* de l'écrivain italien Regge, ou d'autres paradoxes de la réalité, apprend cela aussi. Je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi.

Par conséquent, la vérité absolue et universelle n'existe nulle part, pas même dans le domaine scientifique. Cela signifie que tout ce que nous savons relève de l'imagination, de la fantaisie et du mythe; ce sont des hypothèses de travail et une tentative d'expliquer des phénomènes. Fellini disait que nous ne savons rien et que nous imaginons tout. Je suis parfaitement d'accord là-dessus. Il n'est pas de motifs de croire non plus que la logique et la raison soient des formes supérieures de l'esprit humain. Vénérer la raison et la transformer en une déesse, la remplacer par la Madone dans la cathédrale de Notre-Dame est un choix, enfantin non justifié philosophiquement. En fait, la raison et la logique, nécessaires à la recherche scientifique, sont des attributs de l'esprit. L'esprit est une émanation du cerveau. Mais le cerveau à son tour n'est qu'un produit de la nature, qui n'accorde pas beaucoup de crédit, ni à la logique, ni à la rationalité.

L'espoir d'accéder à la vérité absolue n'est qu'un songe et une chimère de l'esprit humain. Un songe superbe, anthropocentrique. Pour cela, entre les différentes attitudes humaines je préfère l'imagination et la fantaisie; car elles ne prétendent pas se rendre absolues. A une conception foncièrement rationnelle, je préfère une qui accorde plus d'importance au mythe et à la magie, qui sont plus riches, plus allègres et plus corrects philosophiquement. En fait, la machine infinie du monde est absolument magique, dans ce sens qu'elle est mystérieuse, inconnue et chargée de surprises. Plus nous découvrons des choses et plus l'univers se révèle une fontaine intarissable de nouveautés. Nous sommes obligés sans cesse de reviser nos concessions et de réajuster notre idée du monde sur de nouveaux fondements.

Voici un exemple qui surgit suite à la découverte de la structure intime de la matière. Les anciens matérialistes, ceux du XVIII<sup>e</sup> ou de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle croyaient savoir que seule la matière existait, c'est-à-dire qu'elle appartenait à la dimension cartésienne de la "res extensa". L'esprit



n'existait pas. Il n'était qu'une métaphore, un symbole, un simple nom. Que les concepts soient seulement des noms et qu'ils n'aient pas de substance réelle est un fait qui a été découvert par les nominalistes anglais du Moyen-Age, tels que Duns Scoto et surtout William Occam. La formule était: "Universalia post rem"; les universaux, à savoir les concepts, ne sont que des paroles tirées de la réalité concrète.

Même le moine détective de Umberto Eco, à savoir Gillaume de Baskerville, est un nominaliste. Le nom de la rose se termine par ces mots: "Nomina nuda tenemus". L'esprit, l'âme, Dieu, les concepts singuliers ne sont que des noms. L'homme sans âme du matérialisme moderne réagit de deux façons: ou bien il cherche à libérer l'animal-homme de la misère et de l'exploitation, par le moyen des doctrines et le recours aux révolutions sociales. voilà l'homme du socialisme. Ou bien il devient individualiste en cherchant la pleine réalisation de soi-même à travers la liberté totale, la destruction de tous les totems, ou le sens du sacré. Voilà l'homme de notre temps, historien, laïc, anthropocentrique, égocentrique, cherchant à se réaliser lui-même par le moyen de l'argent, du succès, du pouvoir et du sexe.

Celui-ci est l'homme de l'hédonisme, et aussi l'homme du libéralisme capitaliste, fébrile, désespéré, dégoûté, obsédé par le néant, incapable de croire aux valeurs; car les valeurs se fondent sur le renoncement et le sacrifice et donc sur une conception spiritualiste et sacrée. Le communisme s'est presque écroulé dans le monde; il s'est révélé une utopie qui s'est imposée seulement par des moyens répressifs, bureaucratiques et militaristes. Nous avons été témoins de sa faillite. la faillite de l'"homme faber" du capitalisme fébrile et sauvage nous l'avons sous les yeux et nous la voyons chaque jour.

Entourés par l'horizon de ces faillites, il nous semble être arrivés au terminus, c'est-à-dire au début de la fin du monde et de l'histoire. Nombreux sont ceux qui de nos jours ne croient plus en l'avenir. La philosophie du consommateur matérialiste pourrait être résumée par la célèbre phrase de Louis XV: "Après moi le déluge". Aujourd'hui le monde va vers le néant. Le néant philosophique dans le domaine de la culture et l'autodestruction sur le versant de la production et de l'économie.

Pour surmonter l'“impasse” (en français dans le texte italien), pour surmonter cette crise très grave, on aurait besoin d'un nouveau spiritualisme, qui servirait aussi à transformer radicalement la culture d'aujourd'hui. Cela est-il possible de nos jours? Ma poétique dit “oui”. Voyons pourquoi. Depuis près d'un siècle les nouvelles doctrines de la physique ne font qu'attaquer et détruire l'ancienne conception matérialiste. Un nouveau nominalisme naquit alors, comparable à celui de Duns Scoto et William Occam, non pour dissoudre l'esprit, mais plutôt la matière. Le phénomène de la mise en crise du matérialisme commença avec Jane Clerk Maxwell, qui réfuta la théorie corpusculaire de la lumière. À la doctrine corpusculaire Maxwell substitua la doctrine ondulatoire et électromagnétique et établit même les principes généraux de l'électromagnétisme. Le phénomène de l'effritement du matérialisme se poursuivit avec les plus grands physiciens atomistes modernes, tels que Albert Einstein, Niels Bohr, Maximilian Planck et tant d'autres. La matière n'est pas un “continuum”, comme pensaient les matérialistes. C'est un “Vacuum”; elle est constituée d'atomes, qui à leur tour sont formés de noyaux et de parcelles qui tournent autour de ceux-ci. La masse de ces noyaux est infiniment petite et peut-être même inexistante; c'est-à-dire que ce qui compte, pour former ce que nous appelons matière, ce n'est pas, dans chaque cas, la masse, mais le champ magnétique, formé à la fois de parcelles et de noyaux.

Les atomes sont donc des phénomènes électromagnétiques, de très petits champs d'énergie. Tout le monde connaît la théorie des “champs” et des “quanta”. C'est comme si l'on disait que la matière n'est pas matière, mais énergie, ou du moins énergie latente. Si l'on mettait en éveil cette énergie, en brisant le filet magnétique, on obtiendrait l'explosion atomique, incontrôlée à Hiroshima, contrôlée dans les centrales nucléaires. La matière est par conséquent elle aussi un “nom” seulement; elle n'est donc pas ce que l'on croyait; et dans une certaine façon elle n'existe pas tout comme l'esprit.

Bien plus. Il semble que dans le cosmos existe aussi l'antimatière. Un atome dont le noyau est à charge négative et les parcelles qui tournent autour de lui sont à charge positive serait un atome d'antimatière. Il semble qu'un savant allemand ait réussi à le fabriquer.

Si un atome d'une matière rencontre un atome d'une antimatière, il n'y aura pas d'addition mais annulation. Ils se détruisent réciproquement et se réduisant au néant. Il s'avère par là que la matière non plus n'a pas de substantialité vraie et propre à elle. Ainsi, un autre point d'appui de la science matérialiste vient d'être détruit. La masse des noyaux et des parcelles ne possède pas une essence ontologique; C'est seulement un nom, un "quid" qui peut se manifester comme une énergie.

Mais l'énergie immatérielle ressemble terriblement à l'esprit dont parlaient les Anciens, tels que Platon, les néoplatoniciens, les gnostique, les chrétiens. De cette façon, on devrait remettre sur le tapis des concepts médiévaux qui semblaient bien dépassés. Ainsi existe-t-il encore le fondement philosophique et métaphysique pour la récupération des valeurs fondées sur la conception spiritualiste. Dieu, l'âme, l'esprit et les concepts sont des noms purs, des mythes "flatus vocis". Cependant, on peut en dire de même de la matière et de toutes les conceptions qui se rapportent à elle. Tout est réel et irréel de la même manière. C'est un moyen pour faire surgir le vieil archétype de Dieu, dont on croyait être définitivement débarrassé grâce à Feuerbach, Nietzsche et tant d'autres. La matière est-elle éternelle ou bien a-t-elle été créée? Si la matière était éternelle, si elle existait depuis toujours, "la mort thermique" existerait alors depuis toujours dans l'univers, ainsi que la stagnation de la chaleur, distribuée à égalité dans tous les corps existants; l'entropie aurait alors atteint son sommet. Pour le second principe de la thermodynamique, on peut dire qu'un corps chaud cède sa chaleur à celui qui est plus froid, alors que l'inverse ne peut arriver. Quand tous les deux ont la même chaleur, nous avons alors l'équilibre thermique, qui signifie stagnation et mort.

Quand toute la matière de l'univers aura réalisé l'équilibre thermique, l'univers deviendrait un "infini cimetière stellaire" (Morante). Si la matière était éternelle, la mort thermique aurait déjà atteint tout l'univers. C'est pourquoi on doit en conclure que la matière était éternelle, la mort thermique aurait déjà atteint tout l'univers. C'est pourquoi on doit en conclure que la matière a été créée. Au créateur de la matière on ne peut donner que son nom conventionnel, Dieu.

Est-il vérité ou mythe? J'ai déjà dit que dans ma poétique tout est

vrai et tout est mythe à la fois. À l'intérieur de ce nominalisme universel, à l'aspect mythique bien connu de tout le monde, chacun choisit la mythologie qui réalise le mieux ses exigences intérieures et le but pratique de la société. Le spiritualisme est un mythe puissant et générateur de valeurs; il nous serait nécessaire pour échapper au double nihilisme caractérisant actuellement la culture et la production. La nécessité d'un retour à l'éthique des valeurs est d'une évidence incontestable. Une société ne peut se maintenir si elle ne croit pas aux valeurs de l'esprit. Une société privée de valeurs est celle de la mafia et de la pègre organisée; leurs adeptes cherchent argent et prestige par des moyens illégaux, par la violence et même le refus des valeurs. Si la société se maintient encore c'est parce que nombreux sont ceux qui, par conviction ou par indifférence, croient encore aux valeurs, ou se comportent comme s'ils y croyaient. Déjà nous touchons le fond. Si l'on ne retrouve pas rapidement le chemin de la valeur et du spiritualisme, l'effondrement de la société et le retour à la barbarie, à la vie sauvage, à la "jungle d'asphalte". À la guerre de tous contre tous, sont un fait imminent. C'est pourquoi ma poétique de l'An 2000 retourne aux valeurs antiques, celles de l'éthique traditionnelle, de la loi mosaïque, du christianisme et de toutes les religions supérieures. Cependant, elle a aussi une sympathie pour les religions ingénues et fétichistes; car celles-ci possèdent encore le sentiment de la sacralité. Dans ma poétique le sentiment religieux est fondamental; il est le plus grand commun diviseur de toutes les religions, même celui de notre identité et de notre unité avec tous les autres hommes, avec la vie, la nature, notre planète et le cosmos dans sa totalité.

Ma poétique rejette tout individualisme, tout narcissisme et toute tendance à détruire la famille par les batailles libertaires et radicales actuelles. C'est pourquoi il n'y a aucune affinité entre elle et le progressisme ou les tendances actuelles à la libération totale de l'individu. Pour moi, le socialisme était acceptable quand il défendait les classes faibles et exploitées et quand il s'employait à donner à ces classes tout ce que le système économique pouvait leur accorder.

Par la suite, le socialisme s'est rendu compte que l'ouvrier et le travailleur occidentaux avaient atteint ce but; leur accorder davantage c'est compromettre le système d'épargne et de l'accumulation du

capital. Même en Italie on dépassa de loin les bornes; car on finançait des initiatives sociales avec l'argent d'épargne publique, créant ainsi des dettes énormes à l'Etat.

Le socialisme perdit alors son identité. On passa du socialisme authentique de Nenni au socialisme discutable de De Martino, de Mancini et surtout celui de Craxi. De l'idéal de la justice sociale on passa à celui de la libération radicale de l'homme. Conséquences; avortement, divorce, une quasi-exaltation de l'homosexualité, abolition totale de la censure, célébration de l'éros libre et autres choses du même genre. Un mouvement social-libertaire comme celui de 1968 prit comme slogan: "Interdit d'interdire."

On parvint ainsi à l'abolition des tabous et des totems, à celle qui prétendait libérer l'homme complètement. On passa donc d'une conception de la vie fondée sur le devoir à une conception fondée sur l'hédonisme. Les doctrines historicistes et anthropocentriques avaient créé les promesses de la culture actuelle et de ses conséquences. Mon éthique et ma poétique les rejettent. J'ai toujours été un ennemi de l'historicisme moderne, qui a atteint, selon moi, des conséquences inacceptables. Il débuta avec Vico qui considérait les événements concernant l'homme comme l'unique objet de la science, la nouvelle science; car l'histoire, œuvre de l'homme, était l'unique entité que l'homme pouvait connaître à fond. "Verum ipsum factum". Pour Vico l'homme ne doit pas s'occuper de la nature, parce que celle-ci a été faite par Dieu; la connaître à fond n'est pas possible, car "scire est scire per causas". Vico a critiqué le cartésianisme, qui était encore à son apogée, pour avoir accordé une partie de ses recherches philosophiques à la nature.

Par suite, l'historicisme s'étendit, se consolida, s'exalta lui-même et exalta l'homme. On arriva à l'idéalisme, pour lequel la pensée de l'homme est l'unique réalité. Ce que Fichte appelle le "nonio", différent du "je", est un du pouvoir créateur de l'homme. Hegel, créateur de l'historicisme dialectique s'occupa seulement des facultés humaines (poésie, philosophie, politique); il rejeta et dénigra la nature, qui définit le lieu de la répétition, la nuit et la forêt où toutes les vaches sont noires. Ainsi on parvint à Croce et Gentile, les néo-idéalistes, pour

qui l'homme et la pensée humaine sont l'absolu. C'est l'époque de la grande splendeur de l'historicisme. L'homme est le Roi et l'Empereur du créé; il est l'unique dieu concevable.

Mais ce dieu s'avéra tout de suite un dieu manqué. Les philosophies existentialistes athées (Sartre, Camus, Heidegger) en ont révélé la faillite totale. De sa liberté absolue l'homme ne sait que faire; il commet des aberrations du type fascite, naziste et bolchévique. L'homme cherche la liberté, mais encore faut-il que ce soit une liberté de choix, qui présuppose une éthique solide, dont on éprouve de nos jours un besoin considérable; une éthique fondée sur les archétypes de l'esprit et de Dieu. Déjà Hegel avait parlé de liberté à l'intérieur de la loi et de l'éthique.

Le premier désastre provoqué par l'historicisme est celui d'avoir détourné l'homme de la nature. Pour avoir oublié ou ignoré qu'il était lui aussi nature, créé par les forces cosmiques de la Terre-Mère, et à cause de son orgueil de roi absolu, il se mit à détruire son propre règne. La seconde erreur de l'historicisme est d'avoir déclaré que l'homme est l'unique être absolu de l'univers et d'avoir lutté sur le plan laïc pour sa libération totale. La terrible moralité d'aujourd'hui est une conséquence de la culture laïciste, qui a profané toute éthique liée aux religions et au sentiment de la sacralité.

De cette façon, l'historicisme a créé un type d'homme très éloigné de son utopie libertaire. L'homme d'aujourd'hui n'est pas libre; c'est un être vide, sans valeurs, sans lois éthiques, sans Dieu, sans modèles. Sa liberté totale ne ressemble pas à la vraie liberté, mais plutôt à la névrose, à la folie, au lavage de cerveau et au désespoir. Il remplit d'artifices son intérieur vide: le bruit de la discothèque, la recherche fébrile du succès, le sexe, la drogue. Il ne sait pas penser. La contemplation lui est complètement étrangère. Il a oublié la métaphysique. Il a perdu le sens de la sacralité et tout sentiment qui le lie à la terre-mère et au cosmos. Il a oublié son essence de créature, résultat des procédés biologiques incroyablement compliqués et des temps évolutifs extrêmement longs. Il a oublié le lien mystérieux qui l'unit, dans l'énigme de l'évolution, aux animaux, aux plantes et à la cellule primitive qui se forma, vécut et se multiplia au fond d'un

marécage ou dans la tiédeur d'une flaque marine, le long d'une plage tropicale; elle se multiplia jusqu'à former des milliers même des millions d'espèces vivantes, toutes douées d'organes spécialisés pour la vie et la reproduction; tout cela s'est passé à travers des événements si compliqués au point d'abasourdir tous les savants.

Pour expliquer ce procédé de la vie, qui dure depuis des milliards d'années, on a créé le mythe et l'archétype de Dieu. D'autres parlent du hasard. Mais dans le second biais du dilemme, on parle d'un hasard si savant qu'il pourrait bien être divinisé. Pour cela, l'alternative religieuse dans ma poétique ne se situe pas entre Dieu créateur et le hasard, mais plutôt entre théisme et panthéisme. Il existe un lien très profond entre l'homme et la nature, c'est-à-dire les forces mystérieuses cosmiques qui agissent sur la matière jusqu'à créer la vie et en guider l'évolution. Cependant, sous l'effet de l'historicisme et de l'anthropocentrisme superbe, du laïcisme myope et sectaire, l'homme moderne a coupé le cordon ombilical qui le liait à la nature, à la vie, à la Terre-Mère et au cosmos dans sa totalité.

En se proclamant Roi et Empereur du réel, il n'a pas su conserver pour longtemps la dignité de la charge.

L'homme s'est mis lui-même sur la tête la couronne du Roi des créatures, comme le fit Napoléon à Notre-Dame en 1804, après avoir mandé Pie VII à Paris; dans l'espace d'une dizaine d'années à peine, ce Roi et cet Empereur fut réduit à devenir le mendiant angoissé de Beckett, l'arpenteur anonyme et impuissant de Kafka, le personnage dégoûté de *La Nausée* de Sartre, à qui la vie et l'Être font horreur, parce qu'il s'y sent étranger. Il est devenu *L'homme sans qualités* de Musil, ou le fou visionnaire de Bernhard, écrasé par les événements et la réalité.

Là aussi il y eut un terrible renversement de perspectives. L'homme ne peut plus déclarer que l'Être, la réalité dans sa complexité sont absurdes et privés de sens. L'Être n'est ni gratuit ni insensé; il détient un motif excellent, extrêmement convaincant pour se justifier lui-même; l'existence. Ou bien il a été créé, ou bien il existe depuis toujours; dans ce dernier cas l'Être est Dieu. En fait, Teilhard de Chardin, chez qui l'on décèle une tendance vers le panthéisme, est parvenu à presque diviniser

l'évolution et la "sainte matière". L'absurdité n'appartient pas à l'être, comme l'affirment Camus et les écrivains de l'absurde. L'absurdité est plutôt en nous et nous la proclamons telle, comme si nous étions en dehors de l'Être, de la nature et de la vie, et comme si la réalité était un phénomène aussi éloigné de nous que la lune, et comme s'il nous appartenait à nous de juger la réalité avec notre rationalisme arbitraire.

Dans ma poétique ce revirement n'a pas droit de cité. L'homme et l'Être seront remis à leur place naturelle. Mes protagonistes s'intègrent dans l'Être d'une manière harmonieuse, parcequ'ils savent en faire partie en vue d'appartenir au même destin. C'est pourquoi dans mes narrations il n'y a pas d'atmosphère asphyxiante ou irrespirable, comme c'est le cas dans les romans contemporains, nés des conséquences négatives de l'historisme, du laïcisme, du manque de vastes horizons métaphysiques, de religiosité et de rapport intime avec l'Être.

L'homme moderne s'est enfermé au fond d'un labyrinthe, exilé loin du monde, où l'air devient irrespirable. Il a perdu de vue toutes les dimensions cosmiques et naturelles et vit à l'intérieur de structures totalement artificielles. Il s'est noyé dans les dimensions prisonnières du "hic et nunc" de la contemporanéité la plus limitée et la plus fermée et dans les espaces exigus de la chronique; et là-dedans, il meurt peu à peu d'ennui et d'asphyxie; il est complètement privé d'espérance, de sens magique de la vie, d'énergie mito-poétique, de spiritualité, du sens du collectif.

Il se représente le monde par fragments seulement; il est incapable de la moindre vision d'ensemble. Il se nourrit d'ennui et de dégoût; il ne s'enflamme que pour des transgressions et des rébellions stériles. Il s'est desséché par manque de sacralité et par crainte devant les merveilles de l'Être. Les écrivains d'aujourd'hui, qui vivent à l'intérieur de la cage étriquée de l'historicisme laïc et anthropocentrique, sont tous des minimalistes désespérés, même vicieux, qui ne savent pas et ne veulent pas adopter un genre épique; car ils manquent de sentiments et de valeurs collectives. Ils sont malades d'individualisme. S'ils célèbrent quelque chose, ils ne savent plus sortir des limites étroites du narcissisme; ou bien ils se mettent à raconter leurs éternelles défares existentielles; et ils ne peuvent plus s'évader de ces territoires. Il semble



que dans leurs veines ne coule plus le sang rouge de la vie, mais plutôt le sérum des vieilles laiteries ou les eaux des évier. Ils sont déséchés et décrépis, même s'ils n'ont que trente ou quarante ans.

Puisque pour eux l'approbation de l'histoire est l'unique critère de la vérité, il faut s'attendre à ce que l'histoire leur montre leurs torts et les rend marginaux. L'état d'urgence actuel de la planète et la menace qui vise la nature par suite de l'excès de production les secoueront de leur léthargie et de leurs fantasmes et finiront par leur ouvrir les portes demeurées closes jusqu'à présent entre eux et le mystère infini de l'Etre.